



Lieven D'hulst, Mickaël Mariaule, Corinne Wecksteen-Quinio, (dir.), *Au cœur de la traductologie — Hommage à Michel Ballard*, Arras : Artois Presses Université, 2019, 336 pp.

DOI: <https://doi.org/10.24197/her.23.2021.613-617>

Publié aux éditions Artois Presses Université en 2019, l'ouvrage collectif intitulé « Au cœur de la traductologie » a été réalisé en hommage à Michel Ballard, disparu en 2015 à l'âge de 73 ans. Agrégé d'anglais, docteur ès lettres, professeur des universités et docteur *honoris causa* des Universités de Genève et de Timisoara, il a enseigné à l'Université d'Artois et a publié de nombreux articles et ouvrages dans le domaine de la traductologie.

Ce collectif fait suite au colloque organisé à l'Université d'Artois du 8 au 10 juin 2016. Il comprend dix-huit études rédigées par des auteurs provenant de dix pays, réunies par Lieven D'hulst (KU Leuven-Kulak), Mickaël Mariaule (Université de Lille) et Corinne Wecksteen-Quinio (Université d'Artois). Sur le plan de la présentation, l'ouvrage est agrémenté d'une couverture illustrée par une peinture lumineuse de Xavier Froissard (*Babel City*, 2010). Précédés d'une introduction, les textes sont suivis de leurs résumés, de la biographie des auteurs et d'une table des matières.

L'introduction souligne que les études choisies en hommage à M. Ballard « s'inscrivent dans le droit fil de ses réflexions et reflètent la trajectoire scientifique de cet enseignant-chercheur, qui s'est consacré à la fois à l'histoire de la traduction, à la théorie de la traduction, ainsi qu'à la didactique de la traduction. » Les trois directeurs présentent chacun des axes, en fonction de leur spécialité : L. D'hulst, l'axe historique, M. Mariaule, l'axe théorique et C. Wecksteen-Quinio, l'axe didactique.

L. D'hulst, qui a codirigé la collection *Traductologie* aux Presses Université d'Artois avec M. Ballard, rappelle que la thèse de doctorat d'état de celui-ci, soutenue en 1991 à la Sorbonne et intitulée « Éléments pour une didactique de la traduction », s'inscrivait dans un contexte où la traduction n'était rien d'autre qu'une « portion congrue » de la linguistique (p. 10). Il souligne que M. Ballard, ayant contribué à fonder la traductologie en France et au-delà, conjugait avec bonheur de multiples intérêts, notamment en histoire et en didactique. M. Mariaule, de son côté, insiste sur l'apport théorique de M. Ballard, en ce qu'il a développé la « traductologie réaliste », fondée avant tout sur l'analyse de traductions, anticipant, bien avant son

avènement, l'usage massif des corpus. Il rappelle que M. Ballard a visité ou a revisité nombre de concepts de la traductologie tels que l'unité de traduction, l'équivalence, la retraduction, l'oralité, la désignation, etc. Enfin, Corinne Wecksteen-Quinio, première à avoir soutenu une thèse de doctorat en traductologie sous sa direction, rappelle que M. Ballard contribua à la critique de Vinay et Darbelnet et qu'il proposa sa propre terminologie. Se voulant un fervent défenseur de la place de la traductologie à l'université, Michel Ballard plaidait pour une « traductologie vue comme une "science de l'observation" (titre d'un article paru en 2006), afin qu'elle ne soit pas déconnectée de la pratique, mais qu'elle puisse aussi être au service de la didactique » (p. 14).

Huit contributions relèvent de l'histoire de la traduction, neuf se rattachent à la théorie de la traduction, et une seule illustre le volet de l'enseignement.

En ce qui concerne le premier volet, celui de l'histoire, l'article de Claude Bocquet¹ (Université de Genève), intitulé « Michel Ballard, un historien de la traduction et pourtant un véritable historien » (pp. 19-26), rappelle, en quelques pages, et en évoquant son propre parcours, le cheminement de M. Ballard, son engagement méthodologique de véritable historien, et l'importance qu'il accordait à l'histoire dans la formation des traducteurs. Fernando Navarro-Domínguez (Université d'Alicante) présente une recherche sur « le Valencien-Flamand Luis Vives, humaniste et théoricien de la traduction dans l'Europe de la Renaissance » (pp. 27-38). Luis Vives, pédagogue, linguiste et homme politique du XVI^e siècle, et un pionnier dans la typologie des manières de traduire, apparaît dans plusieurs anthologies sur l'histoire de la traduction publiées en Espagne et dans trois travaux en anglais, mais il n'apparaît que dans deux études de M. Ballard en français. Antonio Bueno García (Université de Valladolid) s'intéresse à l'ordre des Dominicains espagnols au XVI^e siècle dans leur « œuvre de mission et de traduction » (pp. 39-56). Cet article met en relief l'activité des Dominicains auprès des populations autochtones subissant alors les assauts des conquistadors espagnols, activité parfois en conflit avec l'Église et d'autres ordres comme les Franciscains. Christian Balliu (Université libre de Bruxelles) évoque, quant à lui, le classicisme français, en tant que « vision programmatique de la traduction » (pp. 57-66). Traçant les origines du classicisme au XVI^e siècle et à Jacques Amyot, avant Louis XIV, C. Balliu offre au lecteur une fascinante synthèse historique du rôle de la traduction au

¹ Lui-même décédé en février 2018.

sein de l'entreprise de centralisation et d'unification linguistique de la France. Myriam Salam-Carr (Université de Manchester) fait état d'un projet d'« anthologie du discours arabe sur la traduction » (pp. 67-76), du IX^e au XIX^e siècle et s'attache à décrire les enjeux relatifs à la sélection et l'organisation des textes. L'objectif de l'anthologie est de rendre compte des caractéristiques d'une tradition balisée, en amont, par la traduction des textes syriaques et grecs à Bagdad, et, en aval, par la Renaissance arabe du XIX^e siècle (*Nahda*). Georgiana I. Badea (Université de l'Ouest de Timisoara) se penche sur « les formes de réception de la littérature française traduite en langue roumaine » au XVIII^e et au XIX^e siècles (pp. 77-98). Mettant en perspective les traditions de traduction françaises et roumaines, G. I. Badea montre comment les traducteurs ont influé, sur les plans social et individuel, sur les institutions roumaines et les normes qui ont émergé.

Nicolay Garbovskiy (Université d'État Lomonossov de Moscou) retrace « un siècle de traductologie russe » (pp. 99-118), de la révolution russe de 1917 à nos jours, et met en évidence, à travers la description des courants littéraire, linguistique et interdisciplinaire, la similitude de certains traits dans l'évolution de la pensée traductologique russe et celle des pays occidentaux.

Pour Henri Awaiss (Université Saint-Joseph de Beyrouth), il s'agit de « traduire pour vaincre la guerre » (pp. 119-130). Il fait état de l'histoire de l'ETIB au sein d'un pays écartelé entre « l'or noir et l'extrémisme rouge » : la traduction y sera « multicolore », porteuse d'un espoir dont a bien besoin « ce triste Orient » (pp. 130).

Enrico Monti (Université de Haute-Alsace) (pp. 131-142) rappelle que M. Ballard s'était penché avec attention sur « la retraduction, une constante variable dans l'histoire de la traduction ». Aussi universelle qu'elle soit dans le temps et l'espace, les modalités de la retraduction, elles, sont le témoin des particularités historiques et géographiques de la pratique même de la traduction. L'étude des retraductions constitue donc une occasion unique de les mettre en évidence. Alinea Pelea (Université Babeş-Bolyai) (pp. 143-160) aborde « la subjectivité – pierre d'achoppement dans les théories de la traduction ». Elle prend le parti de confronter différentes représentations de la subjectivité du traducteur littéraire à la traductologie réaliste de Michel Ballard. Anda Rădulescu (Université de Craiova) traite d'une question cruciale pour la pratique traduisante : « Toute phrase suppose un sujet, toute traduction, un choix ! » (pp. 161-174). Analysant la traduction, en roumain, d'un roman d'Amélie Nothomb, et s'appuyant sur une analyse linguistique mobilisant les contraintes de la langue et celles de la communication, elle

montre que le choix du sujet est dicté par l'intention et le point de vue du traducteur, sauf si le système linguistique impose ses propres contraintes. John D. Gallagher (Université de Münster) s'intéresse au « comportement du traducteur face aux métaphores » (pp. 175-202). Dépouillant un corpus multilingue, il dégage des tendances qui lui paraissent être indépendantes des langues concernées. Plaidant pour une « sémiotraductologie » rendant justice au « transfert du sens implicite » (pp. 203-220), Astrid Guillaume (Sorbonne Université) s'oppose à une activité critique qui ne s'intéresse qu'à l'évaluation de la fidélité ou de l'infidélité ramenée à des comparaisons mot-à-mot. Olga Kostikova (Université d'État Lomonossov de Moscou) envisage la richesse traductologique du « nom propre » comme « unité de traduction, objet de recherche, sujet de traduction » (pp. 221-246). Tout en soulignant la complexité en dépit d'une apparente évidence, elle propose une taxonomie fondée sur l'observation, et réfléchit aux motivations des choix des traducteurs. S'intéressant à la même thématique, Christine Raguet (Université Sorbonne Nouvelle) met en perspective « onomastique, traduction et jeux de pouvoir » (pp. 247-260). Constatant elle aussi le caractère évanescent du nom propre, elle met en relief les dimensions non seulement littéraires, mais aussi politiques de leur traduction. Catherine Anaïs Bocquet (Université de Genève) s'intéresse à un phénomène étonnant, « les pseudo-traducteurs et leurs motivations » (pp. 261-286). À travers l'étude de trois cas, elle s'attache à repérer les motivations qui poussent un auteur à cacher son activité littéraire sous le masque de la traduction. Teresa Tomasziewicz (Université Adam Mickiewicz de Poznań) porte son attention sur « l'unité de traduction dans l'audiovisuel » (pp. 287-304). Se fondant sur une analyse minutieuse du concept d'unité de traduction tel que l'envisage M. Ballard, elle montre que celui-ci est applicable aux productions audiovisuelles, caractérisées par l'importance du contexte et de l'interaction des protagonistes dans la construction du sens.

Christine Durieux (Université de Caen et ISIT) (pp. 305-320) soulève enfin une question d'importance : « Enseigner la traduction. Pour qui, pour quoi? » Elle détaille quatre objectifs qui peuvent être poursuivis dans le cadre d'une activité d'enseignement de la traduction : l'apprentissage d'une langue, la formation de futurs professeurs de langue, la formation de traducteurs professionnels, et former des formateurs de traducteurs.

Il est fascinant de voir comment la pensée de M. Ballard féconde les travaux de traductologues venus d'une dizaine de pays (Allemagne, Belgique, Espagne, France, Grande-Bretagne, Liban, Pologne, Roumanie, Russie, Suisse). On remarquera que les auteurs convoqués sont

essentiellement européens, ou proches de l'Europe (Russie) ou culturellement (Liban). Les hommages à un collègue disparu mobilisent, tout naturellement, ceux et celles qui se sentent les plus proches, humainement ou intellectuellement. On se prend à regretter que le traductologue n'ait pas eu connaissance, de son vivant, de l'influence qu'il a pu avoir chez ses contemporains et de l'amitié qu'ils lui portent.

J'ai personnellement apprécié cet ouvrage, auquel participent des chercheurs de différents horizons et dont l'expérience est variée. Ils abordent des problèmes concrets, mais dont la portée est vaste. À ce titre, l'ouvrage devrait intéresser non seulement les traductologues chercheurs ou apprentis chercheurs, mais aussi les praticiens et les étudiants s'orientant vers la pratique professionnelle, ce qui aurait probablement ravi le regretté traductologue.

SYLVIE VANDAELE
Département de linguistique et de traduction
Université de Montréal
sylvie.vandaele@umontreal.ca